



TROISIÈME LÉGENDE

ON-SEULEMENT Rubezahl ne fut pas toujours d'humeur à donner un dédommagement aussi généreux à ceux que ses malices avaient mis dans l'embarras; mais encore il se faisait

souvent un jeu malin de tourmenter les pauvres mortels sans prendre souci de savoir s'il se donnait à rire aux dépens d'un coquin ou d'un honnête homme. Maintes fois il venait se poser comme guide aux côtés du voyageur qui cheminait seul, l'égarait à son insu, et, quand il l'avait perché au sommet de quelque montagne escarpée ou embourbé dans le fond d'un marais, il l'abandonnait et disparaissait en poussant d'ironiques éclats de rire. Quelquefois il prenait les formes bizarres d'animaux sauvages inconnus au pays et se plaisait alors à effrayer les timides marchandes qui se rendaient au marché, ce qui a donné naissance à la plaisante erreur que l'animal singulier qui, prenant la figure d'un léopard, s'est montré dans les derniers temps sur les monts Sudètes, sous le nom de Busching, n'était autre que Rubezahl en chair et en os; et que l'animal fabuleux, qui de temps à autre se fait voir sur le mont Géant et que les bonnes femmes appellent Rysow, n'est autre qu'un fantôme de Rubezahl. Il s'amusa souvent à immobiliser le cheval du voyageur de manière à ce qu'il ne pût plus bouger; à briser la roue ou l'essieu des charrettes que conduisaient de pauvres diables; à détacher à leurs yeux des flancs des montagnes, et à faire rouler au beau milieu de la route, d'énormes blocs de pierre, qu'il leur

fallait employer tous leurs efforts à mettre de côté pour se frayer un passage. Souvent une force invisible arrêta tellement une voiture vide que six bouillants chevaux ne pouvaient la mettre en mouvement, et si le conducteur de l'attelage faisait observer que c'était là un tour de Rubezahl et que, dans la colère, il s'emportait en invectives contre le génie de la montagne, alors il lui fallait s'attendre à une armée de mouchérons qui mettaient ses chevaux en fureur, à une grêle de pierres, ou à une riche bastonnade que lui déchargeait sur les épaules une invisible main.

Il avait fait connaissance avec un vieux berger qui était précisément un parfait honnête homme, et il s'était même lié avec lui d'une espèce d'amitié intime. Il lui permit de laisser son troupeau s'étendre jusqu'aux haies qui bornaient son jardin, liberté que tout autre n'eût osé prendre. De temps à autre il prenait plaisir à écouter ce vieillard lui raconter le cours de son obscure existence, pareil au biographe de Hans Hubrig, qui avait les douleurs et les joies d'un vieux paysan saxon. Quoique Rubezahl ne digérât pas ces histoires avec autant de dégoût que celui-là, néanmoins le vieux berger démérita un beau jour des bonnes grâces de son puissant ami. Ayant un matin, suivant son habitude, conduit son troupeau dans l'enclos du gnome, quelques moutons passèrent à travers les haies et se mirent à paître le gazon du jardin ; sur quoi l'ami Rubezahl se mit si fort en colère, qu'il fit aussitôt tomber une terreur panique sur le troupeau et le précipita en désordre du haut de la montagne ; la majeure partie y périt, et les ressources du vieux berger se trouvèrent dans un tel état qu'il en mourut de chagrin.

Un médecin de Schmiedeberg, qui allait souvent herboriser sur le mont des Géants, eut également quelquefois l'honneur de récréer, sans le savoir, par son prétentieux bavardage, le gnome, qui se présentait à lui tantôt comme bûcheron, tantôt comme voyageur, engageant l'esculape Schmiedebergeois à lui raconter ses cures merveilleuses ; le gnome fut même quelquefois assez aimable pour porter un bon bout de chemin le lourd paquet de racines qu'il avait arrachées et pour lui en faire connaître bien des vertus médicales encore inconnues. Il arriva un jour que le docteur, qui se croyait plus savant qu'un simple bûcheron, reçut mal ses leçons, et lui dit avec colère : « Le savetier doit rester savetier, et ce n'est point au bûcheron à donner des leçons au médecin. Mais puisque tu connais les racines et les plantes, depuis l'herbe qui croît sur les murailles jusqu'au cèdre du Liban, dis-moi donc, sage Salomon, lequel a existé le premier, du gland ou du chêne ? » Le génie répondit : « L'arbre nécessairement, puisque le fruit vient de l'arbre. — Imbécile, interrompit le docteur, d'où est donc venu le premier arbre, sinon de la graine qui est renfermée dans le fruit ? » Le bûcheron répondit : « C'est là, je le vois, une question savante, beaucoup

trop élevée pour mon étroite intelligence. Mais je veux aussi vous en adresser une : A qui appartient le terrain sur lequel nous sommes ; au roi de Bohême ou au seigneur de la montagne ? » (C'est ainsi que les voisins appelèrent le génie de la montagne, quand ils se furent aperçus que le nom de Rubezahl y était proscrié et qu'il n'était bon qu'à attirer des coups et des malheurs.) Le docteur répondit, sans s'être donné le temps de longues réflexions : « Je pense que ce terrain appartient à mon maître, le roi de Bohême ; car Rubezahl n'est qu'un être chimérique, un épouvantail inventé pour faire peur aux enfants. » A peine ces paroles furent-elles lâchées que le bûcheron se transforma en un monstrueux géant dont les yeux lançaient des éclairs et dont toute l'attitude annonçait l'indignation ; il se planta en face du docteur, et lui dit d'un ton formidable : « Voici Rubezahl qui va te secouer si rudement que les os t'en craqueront. » Aussitôt il l'empoigne par le chignon, le cogne contre les arbres et les parois de



la montagne, le fait voltiger à droite et à gauche, comme le diable fit de feu le docteur Faust, dans la comédie de ce nom, lui fait enfin sauter un œil, et le laisse pour mort sur la place, de telle sorte que le docteur se promet bien de ne jamais retourner herboriser dans la montagne.

S'il était facile de perdre l'amitié de Rubezahl, il ne l'était pas moins de la gagner. Un mauvais voisin avait fait perdre dans un procès, à un pay-

san du bailliage de Reichenberg, tout ce qu'il possédait; et quand la justice se fut emparée de sa dernière vache, il ne lui resta plus qu'une malheureuse femme et une demi-douzaine d'enfants dont il aurait volontiers engagé la moitié aux magistrats pour récupérer la dernière pièce de bétail qui lui avait été enlevée. Il possédait encore, il est vrai, deux bras sains et vigoureux, mais ils ne pouvaient suffire à le nourrir lui et les siens. Son cœur se brisait quand ses jeunes poussins lui demandaient du pain en pleurant, et qu'il n'avait rien pour apaiser la faim qui les tourmentait. « Avec 400 thalers, disait-il à sa pauvre femme, nous pourrions relever notre ménage et aller loin d'un méchant voisin regagner quelque bien. Tu as de riches cousins au delà de la montagne; je vais me rendre auprès d'eux et leur raconter notre malheur; peut-être en trouverons-nous un qui prendra pitié de nous et nous prêtera de bon cœur, sur son superflu, ce qui nous est nécessaire. »

La bonne femme, que ranimait la faible espérance d'un heureux succès, approuva ce projet, parce qu'elle n'en connaissait pas de meilleur.

Le mari se mit en route de bon matin, et, en quittant sa femme et ses enfants, il leur dit pour les consoler :

« Ne pleurez pas! Mon cœur me dit que je vais trouver un bienfaiteur qui mettra plus d'empressement à nous secourir que les quatorze philanthropes que j'ai invoqués si souvent en vain. »

En achevant ces mots, il mit dans sa poche une croûte de pain grossier pour apaiser sa faim pendant la route, et partit.

Las et épuisé par la chaleur du jour et la longueur du chemin, il arriva le soir au village qu'habitaient les riches cousins; mais aucun ne voulut le reconnaître, aucun ne voulut le recevoir. Il leur raconta en pleurant à chaudes larmes le malheur qui l'avait frappé; mais leur cœur endurci resta insensible à son désespoir. Ils ne surent que l'accabler de reproches et de proverbes offensants.

Le premier lui dit : « Jeune sang ménage son bien. »

Le second : « Tu récoltes ce que tu as semé. »

Le troisième : « Chacun est l'artisan de son bonheur. »

C'est ainsi qu'ils le raillèrent. Ils l'appelèrent mauvais sujet, paresseux, et finalement le mirent à la porte de chez eux. Ce fut là une réception que le pauvre cousin était loin d'attendre des riches parents de sa femme. Muet et désolé, il s'éloigna d'eux, et comme il n'avait pas un denier pour payer un lit dans une auberge, il lui fallut aller passer la nuit dans les champs, sur une meule de foin. Il y attendit sans dormir le retour du jour pour se remettre en route et regagner son logis.

En se retrouvant dans la montagne, le chagrin et la douleur s'emparèrent



de lui si fortement, qu'il était près de se laisser aller au désespoir. Deux jours de travail perdus! pensait-il en lui-même, épuisé par la faim et la douleur; sans consolation, sans espérance! Quand tu rentreras dans ton ménage et que tu verras tes six pauvres petits venir au-devant de toi en pleurant, te tendre les mains et te demander à manger, et qu'au lieu d'un morceau de pain, c'est une pierre que tu leur présenteras, pauvre père! pauvre père! comment supporteras-tu ce tableau! Brise-toi, mon cœur, avant de ressentir cette douleur!

En achevant ces mots, il se jeta au pied d'un prunier sauvage pour se livrer tout entier aux tristes pensées qui l'agitaient.

Mais, comme l'âme sur le bord de l'abîme rassemble ses dernières forces pour trouver un moyen de salut, le pauvre diable s'agite en tous sens; il scrute, passe en revue toutes les ressources de son imagination pour conjurer la ruine qui le menace, ou du moins pour en retarder le moment. Semblable au pilote qui, voyant sombrer son vaisseau, escalade rapidement

les haubans pour trouver un abri dans les huniers, ou, s'il se trouve dans l'entre-pont, s'élançe par les écoutilles, dans l'espérance de trouver une planche ou un tonneau vide pour se soutenir sur l'eau; ainsi, après mille projets rejetés aussitôt que conçus, le malheureux en vint à l'idée de s'adresser, dans sa détresse, au génie de la montagne. Il en avait bien entendu raconter plus d'une singulière histoire; il avait entendu parler des bastonnades dont quelquefois il régalaient les voyageurs, du tort et du mal qu'il leur causait; mais il avait aussi entendu parler du bien qu'il avait fait. Il n'ignorait point qu'on ne l'appelait pas impunément par son sobriquet; cependant il ne lui connaissait pas d'autre nom. Au risque donc de la bastonnade, il se mit à crier de toutes ses forces :

« Rubezahl! Rubezahl! »

A cet appel apparut aussitôt une forme humaine qui ressemblait à un charbonnier tout couvert de suie; sa barbe était d'une couleur fauve et lui descendait jusqu'à la ceinture; ses yeux brillaient comme des charbons ardents; il était armé d'une perche, semblable à l'ensuple d'un tisserand, qu'il levait en grommelant pour en caresser les épaules de l'impudent railleur.

« De grâce, seigneur Rubezahl, dit le pauvre Veit tout effrayé, pardonnez-moi si je ne vous donne pas votre véritable nom. Écoutez-moi seulement une minute, et puis faites ce qu'il vous plaira. »

Ces paroles hardies et le désespoir qui était peint sur la figure de son interlocuteur, et qui n'annonçait ni méchanceté ni malice, calmèrent un peu la colère du génie.

« Vil vermisseau, lui dit-il, pourquoi te permets-tu de venir troubler mon repos? Sais-tu bien que ta peau va me payer de ton audace!

— Seigneur, répondit Veit, c'est la misère qui me pousse vers vous. J'ai à vous adresser une prière qu'il vous est bien facile d'exaucer. Prêtez-moi 400 thalers, je vous les rembourserai dans trois ans avec les intérêts, foi d'honnête homme!

— Fou! lui répondit le génie; suis-je un usurier ou un juif, pour prêter à intérêt? Va trouver tes frères; emprunte-leur ce dont tu as besoin, et laisse-moi en repos.

— Ah! répondit Veit, il n'y a plus de confraternité parmi les hommes. Entre le mien et le tien, il n'y a plus de parenté. »

Là-dessus il lui raconta son histoire tout au long, et lui fit un tableau si touchant de sa détresse qu'il fut impossible au gnome de rejeter sa prière. Quand même le pauvre diable aurait été moins digne de pitié, l'idée de venir lui emprunter de l'argent, à lui Rubezahl, lui parut si neuve et si drôle, que, pour répondre à la confiance qu'on avait mise en lui, il se sentit disposé à exaucer sa prière.

« Viens, suis-moi, » lui dit-il.

Et il le conduisit dans l'intérieur de la forêt, au milieu d'une vallée retirée et près d'un roc escarpé, dont un épais buisson cachait le pied.

Après s'être frayé avec peine un chemin à travers les broussailles, Veit et son guide parvinrent à l'entrée d'une sombre caverne. Le bon Veit ne se sentait pas précisément à l'aise d'être obligé de marcher ainsi à tâtons dans les ténèbres; une sueur froide lui coulait le long de l'échine, et les cheveux lui dressaient sur la tête.

Rubezahl en a déjà trompé plus d'un, pensait-il. Qui sait s'il n'y a pas devant moi un précipice dans lequel je vais tomber au premier pas que je ferai en avant!

En ce moment il entendit un bruit terrible, semblable à celui d'un torrent qui se précipiterait dans un profond abîme. Plus il avançait, plus la crainte et l'effroi lui glaçaient le cœur.

Cependant, à sa grande joie, il aperçut bientôt dans l'éloignement la clarté d'une flamme bleuâtre; la voûte de la caverne se transforma, en s'étendant, en une vaste salle; la lumière se dessina vive et claire à ses yeux; elle ondulait comme un lustre suspendu au centre de cette demeure caverneuse.



A peine y fut-il arrivé qu'il vit sur le plancher une cuve en cuivre remplie, jusqu'au bord, de thalers. En regardant ce trésor, Veit sentit toutes ses terreurs s'évanouir, et le cœur lui battit de joie.

« Prends, lui dit le gnome, tout ce dont tu as besoin, peu ou beaucoup, cela n'importe guère. Fais-moi seulement un billet que tu signeras. »

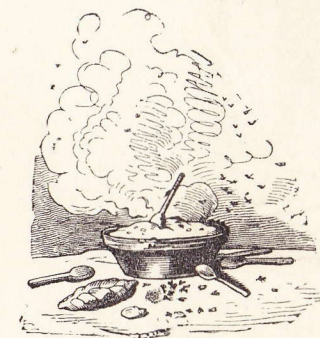
Le paysan obéit et se compta scrupuleusement 400 thalers, ni plus ni moins. Le génie parut ne pas faire la moindre attention à ce compte; il s'éloigna, et pendant ce temps s'occupa à préparer tous les objets nécessaires pour écrire. Veit écrivit le billet aussi bien qu'il lui fut possible; le gnome le serra dans une cassette de fer, et lui dit en le congédiant :

« Va, mon ami, et fais bon usage de ton argent. N'oublie pas que tu es mon débiteur, et observe bien en t'en retournant le passage qui conduit dans la vallée et cette fente qui sépare les rochers. Dès que la troisième année sera écoulée, tu m'apporteras le capital et les intérêts. Je suis un créancier qui ai les bras longs; si tu manques à ton engagement, je te poursuivrai sans relâche. »

L'honnête Veit promit d'être exact au jour fixé; il le promit en levant au ciel sa loyale main, sans cependant prononcer de serment; il n'engagea pas son âme et son salut éternel, comme ont coutume de faire les mauvais payeurs; il se sépara, le cœur pénétré de reconnaissance, de son créancier, et quitta la caverne, dont il n'eut pas de peine à trouver la sortie.

Les 400 thalers produisirent un si puissant effet sur lui tant au physique qu'au moral, qu'il lui sembla, en revoyant la clarté du soleil, avoir puisé un baume de vie dans la caverne d'où il sortait. Ivre de joie, se sentant complètement ravivé, il se hâta de regagner son logis, et entra dans la misérable chaumière comme le jour commençait à baisser. A peine ses enfants, à demi morts de faim, l'eurent-ils aperçu, qu'ils s'écrièrent, en se précipitant au-devant de lui : « Du pain, père! un morceau de pain! il y

a si longtemps que tu ne nous en as donné. » La pauvre mère était assise dans un coin et pleurait; suivant une disposition bien naturelle aux infortunés, elle ne rêvait que malheurs et désastres, et prévoyait que son mari n'avait à lui débiter qu'une triste litanie. Mais elle le vit lui tendre joyeusement la main, en lui disant d'allumer du feu; car il rapportait de Reichenberg du gruau et du millet, afin que la ménagère pût en faire une épaisse bouillie à y planter la cuiller. Puis il lui raconta l'heureux résultat de



son voyage. « Tes cousins sont d'excellentes gens, ils ne m'ont pas repro-

ché ma pauvreté, ils n'ont pas refusé de me reconnaître, ils ne m'ont pas mis honteusement à la porte; mais ils m'ont amicalement accueilli, m'ont ouvert leur cœur et leur bourse, et m'ont avancé 400 bons thalers. » Ces paroles soulagèrent le cœur de la pauvre femme et en ôtèrent un poids qui l'avait bien longtemps oppressé. « Si nous avions eu plus tôt recours à ce moyen, dit-elle, nous nous serions épargné bien des chagrins. » Puis elle exalta leur bonne amitié, sur laquelle elle avait fait si peu de fonds auparavant, et se montra toute fière de ses riches cousins.

Après tant de douleurs, le brave homme consentit volontiers à ne pas lui ôter une joie qui chatouillait si doucement son amour-propre. Mais comme elle ne cessait de parler de ses riches cousins, que pendant plusieurs jours elle n'eut que leurs noms à la bouche, Veit, fatigué d'entendre faire à chaque minute le panégyrique de la plus honteuse avarice, lui dit enfin :

« Quand je me suis trouvé en présence des honnêtes forgerons, tes cousins, sais-tu bien quelle sage leçon m'a donnée le maître forgeron ?

— Laquelle? répondit-elle.

— « Chacun, dit-il, est l'artisan de son propre bonheur et il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. » Aussi laisse-nous mettre maintenant les mains à l'œuvre et travailler avec zèle pour amasser de quoi rembourser dans trois ans le capital qui nous a été prêté et les intérêts, et nous débarrasser ainsi de toutes nos dettes. »

Il acheta une petite pièce de terre, puis une autre et une autre, et enfin un champ complet; il y avait une bénédiction cachée dans l'argent de Rubezahl; on aurait dit que chaque thaler enfantait des petits. Veit enseignait et récoltait; on le regardait dans le village comme un homme aisé, sa bourse allait toujours en grossissant et forma bientôt un petit capital qui lui permit d'étendre son domaine. Le troisième été, il avait déjà joint à ses terres un bien patrimonial qui lui rapportait de bons revenus : en un mot c'était un homme entre les mains de qui prospérait tout ce qu'il entreprenait.

L'échéance de son billet arriva et Veit avait assez mis de côté pour pouvoir l'acquitter sans difficulté; il compta la somme, et le jour indiqué il se leva de bonne heure, éveilla sa femme et tous ses enfants, leur dit de se lever, de se peigner, et de mettre leurs pourpoints et leurs justaucorps écarlates qu'ils n'avaient pas encore portés. Lui-même mit à l'air son bel habit des dimanches et se mit à crier par la fenêtre :

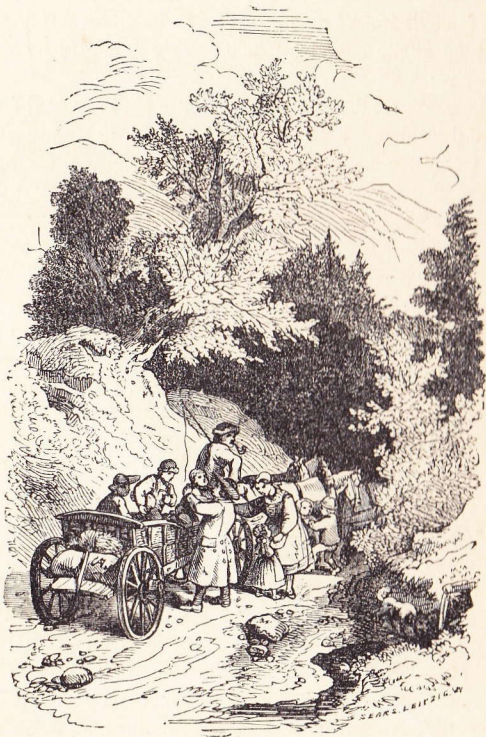
« Jean, attèle!

— Mais qu'as-tu donc? lui demanda sa femme; ce n'est point aujourd'hui jour de fête, qui donc te met de si belle humeur, et où prétends-tu nous conduire? »

Il lui répondit : « Je veux aller visiter avec vous les riches cou-

sins d'au delà des monts, et payer au créancier dont les avances m'ont aidé à me relever, le capital qu'il m'a prêté, car c'est aujourd'hui le jour d'échéance. »

La femme fut enchantée de cette occasion ; elle se hâta de faire sa toilette et d'habiller ses enfants, et, afin que les riches cousins prissent une haute idée de sa richesse et ne rougissent point de l'avoir pour parente, elle se mit au cou un collier de ducats recourbés en forme d'anneaux. Veit noua soigneusement le lourd sac d'argent, le plaça dans la voiture, et, quand tout fut prêt, y prit place aux côtés de sa femme et de ses enfants. Jean fouetta les quatre étalons et on s'achemina joyeusement, par Blachfeld, vers le mont des Géants.



Veit fit arrêter l'attelage à l'entrée d'un défilé escarpé, descendit de

voiture, en fit faire autant aux autres, puis, s'adressant au conducteur, il lui dit :

« Jean, monte la côte au petit pas, tu nous attendras près des trois tilleuls ; si même nous tardons à venir ne t'en inquiète pas, laisse respirer tes chevaux, laisse-les brouter un peu ; je connais aux environs un sentier excellent pour les piétons ! »

Là-dessus il se mit à la tête de sa petite troupe et la conduisit dans l'intérieur de la forêt, à travers d'épaisses broussailles, en cherchant à s'orienter tantôt à droite, tantôt à gauche, tellement que sa femme en vint à penser qu'il s'était égaré et lui conseilla, par conséquent, de revenir sur ses pas et de suivre la grande route. Mais Veit fit halte tout à coup, rassembla ses six enfants autour de lui et parla en ces termes :

« Tu crois, ma chère femme, que nous nous rendons auprès de tes parents ; telle n'est pas en ce moment mon intention. Tes riches cousins sont des avares, des hommes sans entrailles qui, lorsque j'allai, dans mon malheur, chercher des consolations et des secours auprès d'eux, m'ont ri au nez et m'ont chassé avec dédain de chez eux. Ici habite le riche cousin auquel nous devons notre bonheur, qui m'a prêté sur parole l'argent qui a si bien prospéré entre mes mains. C'est aujourd'hui le jour qu'il m'a fixé pour le remboursement du capital et des intérêts que je lui dois. Savez-vous maintenant comment s'appelle notre créancier ? C'est le roi de la montagne, c'est Rubezahl ! »

A ces mots la pauvre femme fut saisie d'horreur, et les enfants tremblèrent de peur à l'idée que leur père voulait les conduire devant Rubezahl. Ils en avaient entendu raconter pendant les veillées de lugubres histoires, on le leur avait peint comme un horrible géant et un anthropophage. Alors Veit leur raconta toute son aventure, il leur dit comment à son appel le génie lui était apparu sous les traits d'un charbonnier et ce qui s'était passé entre eux dans la caverne ; il exalta sa bienfaisance avec un cœur si pénétré de reconnaissance et une émotion si vive, que d'abondantes larmes en coulèrent le long de ses joues brunies par le soleil.

« Attendez-moi ici, continua-t-il, je vais me rendre dans la caverne pour acquitter mes engagements. Ne craignez rien, je ne serai pas longtemps, et si le roi de cette montagne y consent, je vous l'amènerai. N'ayez pas peur de presser cordialement la main de votre bienfaiteur, quoiqu'elle soit noire et sale de suie ; il ne vous fera point de mal et se réjouira certainement et de sa bonne action et de nos remerciements : courage donc, il vous donnera des pommes d'or et des noix. »

Quoique la tremblante femme eût beaucoup à dire contre ce pèlerinage dans la caverne ; que les enfants criassent et pleurassent en se rongeant en cercle autour de lui quand il fit mine de vouloir partir, et s'efforçant de le

retenir par les pans de son habit quand il voulut partir, cependant il s'arracha à leurs étreintes, s'élança au milieu des sombres broussailles et atteignit les rochers qui lui étaient si bien connus. Il retrouva tous les indices propres à le guider qu'il s'était soigneusement gravés dans la mémoire; le vieux chêne à demi mort, au pied duquel s'ouvrait la crevasse, était encore debout comme trois ans auparavant. Cependant on ne voyait plus aucune trace de caverne. Veit employa tous les moyens possibles pour se frayer l'entrée de la montagne; il prit une pierre, en frappa le rocher. Il s'ouvrira, pensait-il; il tira de sa poche le sac pesant qui contenait son argent, fit résonner les thalers les uns contre les autres, et cria de toutes ses forces : « Génie de la montagne, viens prendre ce qui t'appartient ! » Cependant Rubezahl ne se fit ni entendre ni voir; il fallut que l'honnête débiteur reprît son sac et revint sur ses pas. Dès que sa femme et ses enfants l'aperçurent, ils coururent à lui en poussant des cris de joie. Il était désolé de n'avoir pu remplir son engagement au jour indiqué; il s'assit au milieu de sa petite famille, sur un banc de gazon, et réfléchit à ce qui lui restait à faire. Pensant de nouveau au coup hasardeux qu'il avait tenté autrefois : Je veux, dit-il, appeler le génie par son sobriquet; s'il s'en fâche, il m'étrillera, si telle est sa fantaisie : au moins répondra-t-il certainement à cet appel; et aussitôt il se mit à crier de toute la force de ses poumons : Rubezahl! Rubezahl! La pauvre femme le conjurait de se taire; elle voulait lui fermer la bouche; rien ne l'arrêta, il continua de plus belle. Tout à coup le plus jeune des enfants se pressa contre le sein de sa mère, en criant avec effroi : « Ah! l'homme noir ! »

Veit consolé demanda : « Où ? »

— Il est là, derrière cet arbre. »

Et aussitôt tous les enfants de se réunir en un groupe serré, de trembler de peur et de pousser des cris d'effroi. Le père regarda de tous côtés et ne vit rien; c'était une illusion, une vaine ombre. En un mot, Rubezahl ne parut pas, et tous les appels furent infructueux.

La caravane se remit donc en route; le père Veit, triste et mécontent, prit la grand'route qui s'ouvrait devant lui. Tout à coup les arbres de la forêt firent entendre un doux frémissement; les bouleaux déliés inclinèrent leurs têtes légères, le feuillage mobile des trembles s'agita, le doux murmure se rapprocha de plus en plus, le vent secoua les branches des yeuses qui formaient un toit au-dessus de la route, chassa devant lui les feuilles et les herbes sèches, et fit voltiger sur le chemin de légers tourbillons de poussière, tandis que les enfants, qui ne pensaient plus à Rubezahl et qu'enchantait ce charmant spectacle, couraient après les feuilles qu'emportait le léger souffle du vent. Au milieu du feuillage sec que la brise chassait devant elle se trouva une feuille de papier à laquelle le petit visionnaire fit la chasse.

Cependant, au moment où il allait la saisir, le vent la souleva et la poussa plus loin hors de sa portée. Il jeta donc son chapeau en avant et finit par



la couvrir; c'était une jolie feuille de papier bien blanc, et, comme le père économe savait fort bien utiliser dans son ménage ces petites bagatelles, l'enfant, pour s'attirer un mot d'éloges, s'empressa de lui apporter sa prise.

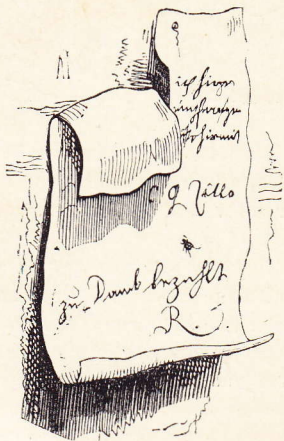
Quand Veit déroula ce papier pour voir ce qu'il contenait, il y trouva le billet qu'il avait souscrit au profit du génie de la montagne; il était déchiré du haut, et en bas était écrit : *Payé en reconnaissance*.

Dès que Veit l'eut aperçu, une vive émotion agita son âme, et il s'écria avec l'accent d'une vive joie :

« Réjouis-toi, ma bonne amie, et vous, enfants, réjouissez-vous tous; il nous a vus, il a entendu l'expression de notre reconnaissance, notre digne bienfaiteur! il planait sur nous sans que nous le vissions, et il sait que Veit est un honnête homme. Me voilà quitte de mon engagement; maintenant en route pour la maison, et le cœur joyeux! »

Parents et enfants versèrent encore d'abondantes larmes de reconnaissance et de joie, jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint leur attelage; et comme la femme pria instamment son mari de la mener au pays de ses cousins, pour faire honte à leur avarice par la vue du bien-être dont elle jouissait actuellement, car le rapport de son mari avait allumé sa colère contre eux, ils descendirent rapidement la colline et arrivèrent à la nuit tombante dans le village où demeuraient leurs cousins. Ils firent arrêter leur voiture à l'entrée même de la ferme d'où, trois ans auparavant, Veit avait été honteu-

sement chassé. Il frappa cette fois hardiment à la porte et demanda le maître de la maison. Alors parut un homme inconnu qui n'était point de la famille. Celui-ci lui apprit que les riches cousins avaient disparu. L'un était mort, l'autre ruiné, le troisième s'en était allé, et l'on ne savait plus où ces derniers habitaient. Veit passa la nuit, avec sa petite famille, chez l'hôte hospitalier, qui lui raconta, ainsi qu'à sa femme, tout ce qui s'était passé ; il revint le lendemain dans sa patrie, reprit ses occupations, vit son opulence prendre chaque jour de l'accroissement, et fut toute sa vie un homme honnête et aisé.



MUSÆUS

CONTES POPULAIRES

DE L'ALLEMAGNE

TRADUITS

PAR A. CERBERR DE MÉDELSHEIM

édition illustrée

DE 300 VIGNETTES ALLEMANDES



PARIS — 1846

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD

24, RUE DES MATHURINS-SAINTE-JACQUES.

TABLE

DES CONTES DE LA PREMIÈRE SÉRIE

	Pages.
Rubezahl. Première légende.....	4
— Deuxième légende.....	21
— Troisième légende.....	59
— Quatrième légende.....	55
— Cinquième légende.....	69
Dämon-Amor.....	91
La nouvelle matrone d'Éphèse.....	115